

Une jeune fille dans la tourmente

Toulon 1940-1943

Par Alberte

Ce témoignage est extrait d'une chronique familiale rédigée à l'intention de mes enfants et petits-enfants. Tout en souhaitant contribuer à un travail de mémoire, j'ai demandé à ce que mon anonymat soit respecté.

On entra dans l'année scolaire 1940-1941. Au collège, on hissait le drapeau français le lundi matin pour le baisser le samedi, ce que l'on ne faisait pas avant la guerre. Au lieu de chanter La Marseillaise, les élèves chantaient « Maréchal, nous voilà... ».

A la maison, bien que ce soit interdit, nous écoutions en douce Radio Londres, les communiqués du Général De Gaulle et l'émission « Les Français parlent aux Français », avec leurs messages qui nous paraissaient farfelus mais dont nous comprenions qu'ils étaient destinés aux résistants.

Le gouvernement installé à Vichy dans la zone occupée, Pétain édicta immédiatement, avant que les Allemands le lui demandent, les lois anti-juives. Et ainsi, notre oncle Armand fut limogé du lycée où il était proviseur. Ses enfants ont dû se battre avec leurs camarades de classe qui les traitaient de « sales juifs ». Puis ils sont partis se cacher à Lyon, sauf Jacques, l'aîné des trois garçons, qui faisait ses études de médecine militaire. Quant à notre oncle Charles, il était prisonnier en Allemagne et, grâce au fait qu'il était médecin, a pu faire libérer le plus de juifs possible en les déclarant malades. Puis il se dépêcha de se faire rapatrier car un curé avait deviné son manège.

Été 1941 : nous partons tous les quatre en vacances en Suisse. Nous allons dans la famille à Delémont chez Tante Rosy, la sœur

ainée de Papa et chez sa fille Margot mariée à Yverdon. Vous allez sûrement vous demander pourquoi nous ne sommes pas restés en Suisse, à l'abri. Nous étions des adolescentes et c'était évidemment nos parents qui prenaient les décisions ; nous vivions en France où nous avions toutes nos affaires, il fallait faire marcher le commerce et nous étions toutes deux à l'école. Nous habitions en zone dite « libre » sans nous douter que nous serions un jour également occupés. A cette époque, nous ne connaissions pas toute la vérité sur le « problème juif » et, en plus, nous pensions être protégés par notre nationalité suisse. Margot proposa très gentiment de me garder chez elle mais mes parents refusèrent, préférant que nous restions ensemble. Je me souviens très bien qu'à ce stade de la guerre, la population se demandait si les allemands n'allaient pas envahir également la Suisse.

A Toulon, le train-train quotidien reprit mais le ravitaillement devint de plus en plus difficile.

Avec ma sœur, nous partions en bicyclette chez les paysans d'alentour où nous trouvions des fruits et des légumes et nous en revenions bien chargées. Quelquefois, nous échangeons avec les paysans quelques cigarettes de la ration de Papa contre de la nourriture. Lorsque ma sœur avait trop de travail entre ses études et le piano, je partais toute seule.

En 1943, nous étions alors occupés, j'ai eu deux grandes frayeurs dont je me souviens encore. La première fois, j'ai croisé un groupe très important de soldats SS en vélo, uniformes noirs et croix gammées, qui tenaient toute la largeur de la route. Mes jambes flageolaient mais je suis restée dignement sur ma bicyclette. La seconde fois, sur un chemin très étroit, un camion venait en sens inverse à toute allure. Je n'eus que le temps de me jeter dans le fossé avec mon vélo.

Malgré les restrictions, nous avions la chance d'être encore en zone libre, ce qui n'empêcha pas, en 1942, les rafles de commencer ; nous étions alors au courant des camps de concentration, sans nous douter des horreurs qui s'y passaient.

Dans la nuit du 27 novembre 1942, nous fûmes réveillés par de très fortes explosions. Papa était sûr que les Américains débarquaient. En effet, les Alliés occupaient déjà l'Afrique du Nord après de nombreux et durs combats qui se terminèrent par la célèbre bataille d'El Alamein, en Egypte, gagnée par les Alliés contre Rommel.

Nous nous sommes donc levés, habillés, prêts à descendre à la cave car les explosions continuaient sans arrêt et d'une violence inouïe. Hélas, quand il fit jour et que nous avons entrouvert les volets, c'était pour voir la Place de la Liberté complètement occupée par les Allemands et leurs camions, et le drapeau à croix gammée flottait sur la façade du Grand Hôtel, le plus important de la ville. On apprit alors que la flotte se sabordait pour ne pas tomber aux mains des occupants, qui bombardaient les arsenaux. Il y aurait eu environ 90 navires de guerre coulés et trois sous-marins auraient pu s'échapper.

Hitler, en représailles de la victoire des Alliés en Afrique du Nord, n'a pas tenu sa promesse de ne pas occuper Toulon et voulait s'approprier la flotte de guerre française.

Plus tard dans la matinée, on vit des jeeps allemandes défilé sous nos fenêtres avec les officiers de marine français faits prisonniers. La foule criait « Vive la France ». Cette fois, c'était l'occupation de tout le pays. Les tanks allemands passaient et repassaient sur le Boulevard de Strasbourg, principale artère de la ville.

Notre camion de livraison avait été réquisitionné au début de la guerre. Fin 1942 ou début 1943, nos parents n'eurent plus qu'à fermer le magasin. Il ne restait aucune marchandise en stock à vendre. Pas question de prendre le train pour aller aux achats, le risque de se faire arrêter était trop grand car il y avait des rafles dans tous les trains. D'ailleurs, fabriquait-on encore des meubles en temps de guerre ?

En cette année 1943, de plus en plus de Juifs étaient arrêtés et déportés. Pour moi mon patronyme juif fut difficile à porter et il l'a été très longtemps après la guerre.



Le sabordage de la flotte de Toulon
www.media.iwm.org.uk

Je ne sais pas comment nos parents apprirent, environ une semaine avant, qu'un convoi de Juifs suisses de la zone sud était organisé par le consul de Suisse à Lyon. Ils s'y inscrivirent aussitôt par l'intermédiaire du Consulat de Marseille dont Toulon dépendait. Le déménagement de notre appartement se fit très rapidement. Des amis chrétiens ont eu l'immense gentillesse de garder notre mobilier dans leur campagne, mobilier que nous avons récupéré après la guerre.

Cela n'a pas été le cas pour tout le monde !

Le problème le plus important était le danger du voyage individuel Toulon-Lyon, pendant lequel nous risquions d'être pris dans une rafle. Nous avons demandé au consul de Marseille des papiers de protection suisse. Ce fut accepté pour Papa, 100% suisse. Maman, Suzanne et moi ayant la double nationalité, il nous fut répondu que « *Madame et ses deux filles étaient françaises en France* », en conséquence pas de protection pour nous trois. Aurait-il pu faire quelque chose en notre faveur ? Je le pense.

Tous les magasins juifs avaient des « *administrateurs* » nommés par Vichy, qui devaient, soi-disant, gérer les commerces juifs. En fait leur but était de leur soutirer de l'argent, je pourrais même dire de les voler. La semaine avant notre départ, c'était notre tour : un administrateur vint trouver les parents à la maison. Ces derniers lui firent part de la fermeture de notre commerce, mais il leur dit qu'il ne voulait rien savoir et qu'il viendrait la semaine suivante chercher la somme qu'il avait fixée. Ma sœur et moi, dans tous nos états, écoutions derrière la porte. Heureusement, nous avons eu la chance de ne plus être là quand il a dû revenir.

Peu avant notre départ, Tante Suzanne, déguisée en paysanne, vint nous dire que nous prenions trop de risques de nous faire arrêter si nous voyagions avec nos vrais papiers. Nous avons suivi ses conseils. Pour ne pas que cela paraisse louche auprès des clients présents, je suis allée dans trois bureaux de tabac différents pour me procurer trois cartes d'identité vierges. C'est notre boucher, M Bouillon, que nos parents ont pu atteindre par l'intermédiaire de nos petits cousins, qui nous a fait de fausses cartes d'identité en disant à

Maman en plaisantant : « j'ajoute Marie, ça vous portera bonheur... ». Ce même soir, nous n'avons pas couché à la maison, ma sœur et moi sommes restées chez ces mêmes cousins, ce qui était très dangereux car ils étaient également juifs et nous aurions pu nous faire tous arrêter. Je ne me souviens pas où Papa et Maman sont allés dormir.

Le jour du départ est arrivé. Je ne me souviens pas de la date exacte

mais je crois que c'était le 17 septembre 1943. Nous avons un billet « collectif » pour nous quatre. Comme nous n'avions plus le même nom que Papa, ma sœur et moi sommes allées à la gare faire la queue pour acheter, l'une un billet pour trois personnes et l'autre pour seulement une personne, c'est-à-dire pour Papa. Autrement dit, nous avons payé deux fois les billets pour Lyon mais, vu les événements, quelle importance !

Nous avons l'autorisation d'emporter avec nous deux valises par personne et une petite somme d'argent. Mais Maman avait fait un double fond à son sac et y avait caché tous ses bijoux et un peu d'argent.

**Pour moi,
mon patronyme
juif était
difficile
à porter et il l'a
été très
longtemps
après la guerre**

Nous devons prendre un train de nuit, vers 22 heures. Foule dense habituelle sur les quais de gare. Nous avons croisé par hasard notre cousin Jean qui fuyait aussi sac au dos et qui nous dit en nous embrassant : « Nous reverrons-nous un jour ? ».

Dès que notre train entra en gare, nous nous sommes précipités comme tout le monde et avons réussi à être dans le même compartiment. Je me souviens que les gens râlaient à cause de nos nombreux bagages. Mais, pas de gaffe, nous ne connaissions pas Papa ! Et nous voilà installés pour une très longue nuit d'angoisse...

Pendant le trajet, j'entendais depuis ma place de jeunes françaises discuter avec des soldats allemands et je les jugeais très durement.

La moitié du wagon semblait être occupé par des soldats ennemis.

Y en avait-il encore dans d'autres wagons ?

Les heures passaient lentement et seul le contrôleur tapant à la porte me fit une peur bleue. Et l'inespéré, le MIRACLE se produisit, il n'y a pas eu de rafle pendant tout le voyage.

Etait-ce la présence des soldats allemands qui nous a sauvés ?

Quand le jour se leva, Maman sortit son thermos de café-ersatz et, après que nous ayons bu, a dit à Papa : « Monsieur, puis-je vous offrir une peu de café ? »...

Enfin Lyon. Oncle Armand nous attendait sur le quai et nous emmena au dernier étage d'une vieille maison, dans un tout petit appartement – plutôt un taudis – qu'il avait loué pour s'y cacher éventuellement. Nous avons eu la

chance d'en profiter. La famille appelait cet appartement « chez tante Henriette », prénom de la propriétaire et, de cette façon, nous pouvions en parler en famille sans signaler l'adresse ! Nous avons passé la journée avec la famille d'Armand et nous sommes régalez d'un lapin maigrichon – peut-être un chat ? – que notre concierge de Toulon nous avait vendu avant notre départ. Nous sommes enfin retournés dans notre appartement salvateur et y avons passé la nuit.

Le lendemain matin, toute la famille nous accompagna sur le quai de gare, où s'activait le consul suisse de Lyon. Nous sanglotions tous, la guerre était loin d'être terminée... Et

ce convoi de Juifs s'ébranla... Tout en se demandant si c'était bien en Suisse que nous allions nous retrouver. Mais oui, ALLELUIA, malgré notre sursaut dû

à la couleur de l'uniforme des soldats suisses – vert-de-gris comme ceux des allemands – nous étions bien arrivés à Genève, et sauvés. Les autorités conduisirent tous les réfugiés à l'Hôtel Montbrillant derrière la gare. Encore à l'heure actuelle, 65 ans après ces événements, je ne peux pas passer devant cet hôtel sans me remémorer notre arrivée en Suisse.

Voilà à peu près notre histoire et surtout ce que ma mémoire en a retenu. Mais ce que je viens de raconter, nous l'avons réellement vécu. Je voudrais insister sur le fait que je pense sincèrement que notre venue en Suisse tient du « miracle ». Que serions-nous devenus sans ce convoi ?

Alberte

